

LES CHRONIQUES  
MERVEILLEUSES  
TOME I

LA FLÈCHE DU SCYTHE



SÉBASTIEN MORGAN

LES CHRONIQUES  
MERVEILLEUSES  
TOME I

LA FLÈCHE DU SCYTHE



Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des comportements de personnes ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Les erreurs qui peuvent subsister sont le fait de l'auteur.

Le piratage prive l'auteur ainsi que les personnes ayant travaillé sur ce livre de leur droit.

#### Crédits

Design de couverture : ©Morbooks Design

Design de page : ©adobe stock

Relecture et corrections du texte : Emilie Chevallier Moreux

Contrôle qualité : Julie Goubin

Maquette : Blandine Pouchoulin

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou transférée d'aucune façon que ce soit ni par aucun moyen, électronique ou physique sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans les endroits où la loi le permet. Cela inclut la photocopie, les enregistrements et tout système de stockage et de retrait d'information. Pour demander une autorisation, et pour toute autre demande d'information, merci de contacter Jupiter Phaeton Éditions 35 rue Fonbalquine 24100 Bergerac.

ISBN : 979-10-359-7731-3

Jupiter Phaeton éditions

Première édition : Octobre 2022

Dépôt légal : Octobre 2022

Copyright © 2022 Sébastien Morgan

[www.jupiterphaeton.com](http://www.jupiterphaeton.com)

*À Halima, complice depuis vingt-cinq ans, muse et  
parole de vérité éclairant ma vie.  
À Nina et Norah, petites valkyries, enfants de la magie,  
torrents de lumière et d'amour  
Qui enchantent ma vie*

*À L.I., au-delà de la caverne et des étoiles.*



# PROLOGUE

## AN 231 DE LA NOUVELLE ÈRE

*« Il fut sans aucun doute, le libérateur de la Germanie, un homme qui n'a pas, comme d'autres rois ou généraux, affronté Rome à ses premières étapes, mais plutôt quand elle était au zénith de sa puissance. Dans les batailles, il a combattu avec un succès variable, mais dans la guerre il est resté invaincu. Ses exploits survivent encore aujourd'hui dans les chants de son peuple... » Tacite, Annales 2, 88.*

La silhouette bondit dans les ténèbres, aussi souple qu'un chat, aussi agile qu'une panthère. Une main de fer se plaqua sur la bouche de la sentinelle, tirant sa tête vers l'arrière, et une lame acérée glissa sur la gorge offerte. L'homme s'écroula dans un faible gargouillis.

N'attendant que cela, une douzaine d'hommes avança sans bruit vers la clairière, se plaçant en arc de cercle hors du champ de clarté projetée par les torches.

Bougeant à l'unisson, sans armures, vêtus de tissus sombres, ils étaient aussi silencieux et invisibles que la brise du nord.



Tous prirent lentement une flèche dans leur carquois et l'encochèrent. Puis, immobiles, ils guettèrent le signal de leur chef.

Celui-ci venait de remettre sa dague ensanglantée dans son fourreau et se préparait également à tirer. Il lui fallait juste attendre le bon moment.

Devant lui, la trouée était inondée de lumière. Une vingtaine de guerriers barbares formaient un cercle. Ils étaient habillés de capes et de manteaux brodés de motifs géométriques et d'entrelacs, symboles particuliers de leur clan.

*Tous les rois des principaux clans goths sont là ! pensa l'archer. Quelle aubaine ! Si on peut tuer l'un ou l'autre dans la foulée, ce sera ça de gagné pour l'Empire !*

À deux ou trois pas derrière les chefs goths se trouvaient leurs gardes personnels. La plupart étaient vêtus de peaux de loups.

*Wulfenars !*

Les plus terribles légendes couraient sur ces guerriers-loups, connus pour leur férocité au combat ainsi que pour leur cruauté.

*On dit qu'ils peuvent voir dans l'obscurité comme leur animal totem ! Prudence !*

Les rois présents se parlaient peu. Portées par le vent froid, on pouvait entendre quelques phrases de courtoisie échangées dans leur dialecte rugueux, mais la plupart gardaient un silence méfiant à l'égard de leurs voisins. De nombreuses mains, nerveuses, se posaient sur les pommeaux des épées et sur les manches des haches.

*L'entente n'est pas encore au mieux ! Bien !*





Soudain, il y eut un flottement dans les rangs des nobles goths, et l'archer ramena son attention sur le centre de la clairière.

De nouveaux venus venaient de pénétrer dans la clairière par le côté opposé à celui où l'archer se trouvait avec sa bande.

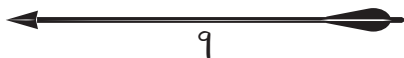
Le silence se fit, et les rois s'écartèrent pour ouvrir le passage aux arrivants.

*Certains ont même l'air craintifs*, nota l'archer.

Quatre personnes se présentaient. En premier lieu, une femme, vêtue d'une robe noire. Des osselets et des morceaux de métal étaient suspendus à son vêtement, de sorte que, quand elle bougeait, elle produisait un bruit singulier et inquiétant qui donnait froid dans le dos. Elle se trouvait entre deux âges, et ses longs cheveux aile de corbeau étaient parsemés de mèches argentées. Des runes étranges étaient tatouées en blanc sur sa peau pâle, soulignant l'éclat intense et brûlant de ses yeux gris.

Elle s'approchait tel un prédateur, plongeant son regard dans ceux des fiers rois assemblés. Certains avaient le visage couturé de cicatrices que leur barbe hirsute ne parvenait pas à masquer. Des hommes qui avaient vécu toute leur vie en s'emparant de ce qu'ils voulaient, en pillant, tuant et violant. Des hommes qui n'avaient peur de rien, qui ne reculaient devant aucun adversaire, dussent-ils affronter un ours à mains nues ! Et certains d'entre eux, aujourd'hui, face à cette femme désarmée, baissaient les yeux ou faisaient un pas en arrière.

Ils la laissèrent passer. Et avec elle les trois hommes qui l'accompagnaient. Les deux qui fermaient la marche étaient de véritables colosses armurés de lourdes cottes de mailles, renforcées par des plaques de métal. Ils portaient des sicas,



imposantes épées à la lame courbée, et leur visage était recouvert par des heaumes noirs en forme de gueule de loup, mais surmontés de cornes.

*Étranges casques que ceux-là. D'où viennent donc ces monstres ?*

Pourtant, ce n'étaient pas les deux gardes qui intéressaient Yares, le chef des archers, c'était celui qu'ils protégeaient. Il s'agissait d'un jeune homme au regard pâle et aux cheveux lisses, couleur de nuit. Il ne devait pas avoir plus de seize ou dix-huit hivers, mais il toisait les rois présents comme un souverain ses sujets.

*Ou un maître avec ses esclaves.*

Yares remarqua tout de suite la richesse de ses vêtements, de sa cape bordée de fourrure et de l'épée qui pendait à son côté. Pourtant, dans son allure, rien de précieux ni de juvénile. Non.

*Rien que de l'assurance et de l'arrogance. Ce jeune homme marche en pays conquis, sûr de son autorité.*

Yares aurait dû agir immédiatement, il le savait. Il en avait assez vu pour prendre la décision qui s'imposait. Cependant, la curiosité fut la plus forte. Il lui fallait attendre quelques instants encore pour découvrir ce qui allait se passer.

Les rois formaient à présent un cercle autour des derniers arrivants. La femme prit la parole. Sa voix était profonde, posée, mais puissante. On pouvait y discerner une détermination et une volonté dures comme de l'acier.

— Rois de Germania, rois des clans goths ! Je vous remercie d'être présents cette nuit.

Elle les désigna tous d'un doigt légèrement replié comme une serre, s'arrêtant brièvement sur chacun d'eux. Leur malaise grandissait.

— Ce soir sera accompli ce que nul n’a jamais accompli parmi les peuples sacrés de Germanie. Ce soir, nous allons nous unir et ne former qu’un seul peuple sous l’autorité d’un unique roi ! Ce soir, les vingt-quatre clans goths n’en formeront plus qu’un !

Un silence consterné accueillit cette déclaration inattendue. L’un des rois éclata d’une gaieté sauvage, suivi immédiatement par d’autres.

— Tu ris, Wulfrick du clan Perthro. Tu ris. Mais tu es ignorant.

Wulfrick, un géant blond au visage encadré par une demi-douzaine de tresses, sursauta. Jamais personne ne lui avait adressé la parole sur ce ton.

— Tu es ignorant, car tu ne sais pas ce que les Nornes, les Tisseuses de Destin, ont préparé pour le monde et pour toi. Moi, je le sais !

— Ce que je sais, c’est que je ne vais pas me laisser parler ainsi par une sorcière dans ton genre, *völva* ou non !

Déjà, Wulfrick s’emparait de la hache qu’il portait à la ceinture, ses *wulfenars* dégainaient également. Les deux gardes de la sorcière firent mine de s’interposer, mais d’un simple geste de la main, elle leur intima l’ordre de ne pas bouger.

— Oui, Wulfrick, je suis une *völva*, une prophétesse, et les Tisseuses me parlent.

Sa voix prenait de l’ampleur, comme si ses mots se transformaient en bourrasques.

— Elles me racontent des choses, Wulfrick, elles me racontent comment le jeune homme que voilà est le descendant de celui que les Romains maudits nomment Arminius.



Arminius, qui les défit du temps des pères de nos pères de nos pères...

Wulfrick sortit son arme et avança d'un pas décidé vers la sorcière. Elle tendit sa main vers lui, et les gestes du roi goth et de ses gardes se firent plus lents.

— Tu ne peux rien contre moi, Wulfrick. Je suis une maîtresse des runes, je connais la sorcellerie du Borgne et les malédictions de Hella. Mais surtout, les Nornes m'ont chuchoté bien des choses à ton égard, Wulfrick.

Le roi du clan Perthro émit un petit gargouillis et mit un genou en terre. Il se tenait la gorge et semblait avoir du mal à respirer. Les deux *wulfenars* laissèrent tomber leurs bras, leurs regards s'égarèrent dans le vide, comme subjugués par un point situé au-dessus de la sorcière.

— Continuez à vous battre entre vous, continuez à vous perdre dans vos querelles absurdes, dans vos pillages insensés, et les Romains ne feront qu'une bouchée de vous. Vous irez rejoindre vos ancêtres tandis que vos femmes et vos filles serviront comme esclaves chez de vieux sénateurs à la peau flasque.

— Maudite... parvint à murmurer le chef de clan en cherchant à se relever.

La femme ramena son attention sur Wulfrick.

— Ah ! Wulfrick...

Elle s'agenouilla à ses côtés et lui caressa doucement les cheveux. Les autres chefs présents frémirent. Plus d'un avait certainement l'envie secrète d'égorger la *völva*. La sorcellerie effrayait toujours, et certains devaient se dire qu'on ne pouvait pas laisser en vie quelqu'un capable de manipuler un fier guerrier de la sorte.

Mais aucun d'entre eux n'osa bouger.

— Tu peux le dire à nos amis... Tu peux le dire aux autres chefs de clan...

— Qu... Quoi ?

— Ton alliance avec les Romains.

Un murmure emplît la clairière ; l'accusation était grave.

— Ils t'ont donné leur or, n'est-ce pas ? Cet or maudit que tout achète. Dis-nous. Cela te soulagera.

*Merde ! Je me doutais qu'on avait corrompu un homme sur place. Mais là, je ne peux rien pour lui !* pensa Yares depuis sa position.

— Les Romains... sont notre avenir, déglutit péniblement Wulfrick. Rome est notre... avenir, ne comprenez-vous pas ? On ne peut leur résister, nul ne le peut. Nous... devons nous mettre sous leur protection... Sinon... les Huns...

— Vous voyez, mes seigneurs. Vous voyez. Comment l'or romain peut tout pervertir ! Vous voyez l'utilité de nous allier.

Pas un chef de clan ne répondit. Plus un seul ne rigolait ni même ne ricanait. Un silence qui en disait long sur l'unanimité qui s'était soudain fait jour en eux.

— Non... Je... vous ai trahis... mais ne l'écoutez pas... Les Huns... Ils vous....

— Chut... Chut... Calme-toi, Wulfrick... Nos dieux te rejeteront pour cela, mais ton départ sera rapide.

D'un geste aussi vif que l'attaque d'un serpent, la *völva* dégaina son couteau et trancha la gorge de Wulfrick.

Au même instant, les *wulfenars* de Wulfrick furent délivrés de leur paralysie. Ils pensèrent se jeter sur la sorcière qui se relevait, mais la trahison de leur chef les avait ébranlés. Un regard vers les autres chefs de clan acheva de les convaincre, et ils reculèrent d'un pas en rengainant leur arme.

La sorcière pointa alors son doigt vers le jeune homme qui n'avait pas encore pris la parole.

— Ce garçon est le descendant d'Arminius, le vainqueur de Teutoburg, répéta-t-elle. La plus redoutable victoire de notre peuple sur l'envahisseur. Lui seul possède la légitimité pour nous mener au triomphe ! Lui seul doit être acclamé comme votre héros.

— *Volvā* ! dit l'un des chefs. Nous voulons bien te croire, mais comment pouvons-nous en être certains ?

Yares n'attendit pas que la *völva* ou le jeune homme réponde à la question. Il tendit son arc, prit un battement de cœur pour viser et lâcha le trait.

La flèche fendit l'air comme un faucon et alla se planter dans le visage du jeune homme avec un craquement écœurant. Sous la force de l'impact, elle ressortit de l'autre côté du crâne. Le descendant d'Arminius bascula droit en arrière.

Avant même qu'il ne touche le sol, les onze archers qui accompagnaient Yares avaient décoché chacun un trait. Onze hommes, six chefs et cinq *wulfenars*, furent frappés mortellement.

La sorcière tomba à genoux au côté du jeune homme.

— Non ! Mon fils !

Tous les Goths dégainèrent leur arme dans une certaine confusion. Nouvelle salve, nouvelle douzaine de morts et de blessés.

La sorcière se redressa, et sa voix retentit dans la clairière et aux alentours.

— Maudits ! Je vous maudis tous ! Je vous retrouverai, archers assassins ! Même si vous fuyez jusqu'aux confins du monde, je vous retrouverai !



Yares fut tenté de décocher une dernière flèche sur la sorcière, mais les deux gardes colossaux s'étaient placés devant elle et faisaient rempart de leur corps. Il aurait d'abord fallu les tuer en évitant les nombreuses silhouettes qui s'interposaient dans le chaos général, et il n'en avait plus le temps. Les chefs et les *wulfenars* se regroupaient et allaient charger dans sa direction d'un instant à l'autre. De plus, Yares savait que plusieurs clans campaient tout près d'ici.

Un chef sonna du cor, et un cri retentit plus loin dans les bois.

*Des centaines d'entre eux vont débarquer !*

— C'est bon, les gars, on l'a eu, on peut dégager maintenant ! hurla le chef des archers.

Avec une organisation et un calme exemplaire, Yares et ses hommes s'enfoncèrent dans les fourrés. Alors que certains se retiraient, d'autres restaient en arrière pour couvrir leur fuite. Puis ces derniers tournèrent les talons à leur tour, protégés par leurs camarades déjà loin. Dans un ensemble parfait, malgré la nuit, malgré le terrain dense et difficile des bois, l'organisation de ces troupes entraînées quotidiennement à manœuvrer de concert forçait le respect.

Quand des Goths se rapprochaient, les archers restés en couverture visaient entre les branches et les troncs d'arbres la lumière produite par les torches des barbares. Aux cris des poursuivants se mêlait le sifflement des flèches qui venaient mordre la chair.

Bientôt, Yares et ses hommes retrouvèrent l'endroit où ils avaient laissé leurs chevaux.

Ils bondirent sur leurs montures et s'enfuirent.

\*

Les assassins étaient partis depuis plusieurs heures. Certains pleureraient la disparition de leur chef cette nuit, des rixes relatives aux successions éclateraient certainement. Toute tentative d'union des clans était réduite à néant. Les envoyés de Rome avaient réussi.

La *völva* haussa les épaules. Que lui importait, à présent ? Son enfant avait péri et, avec lui, tous ses plans et ses rêves.

Mais elle n'en avait pas fini avec l'Empire, loin de là. Plus que jamais, sa haine était vive et réclamait du sang. Plus que jamais, elle allait œuvrer pour faire tomber les colonnes de marbre soutenant l'arrogante Rome.

Mais avant tout, elle allait venger la mort de son fils.

Elle avait précautionneusement récupéré les flèches meurtrières et les avait attachées entre elles en faisceaux, tout en prenant bien garde de ne pas effleurer l'empennage.

*Ces flèches ? Elles ne sont pas de facture romaine, elles sont scythes ! Traîtres ! Assassins ! Vous avez touché les plumes de ces flèches ! Votre âme leur est liée... Ce sera votre perte.*

Pendant qu'elle se livrait à la tâche macabre de retirer chaque flèche des cadavres et des blessés, ses deux gardes fidèles avaient construit une civière de fortune sur laquelle ils installèrent son fils.

Cette besogne accomplie, elle emporta son unique descendant et s'enfonça dans la forêt profonde sans un regard en arrière.

\*

Les hommes étaient rentrés peu après l'aube. Les légionnaires de faction les accueillirent avec des vivats. Ceux-ci se répandirent bientôt dans l'ensemble du camp, réveillant ceux





qui profitaient encore de quelques heures de repos. Tous accoururent et, rapidement, des centaines de légionnaires, certains en armure, d'autres en simple tunique rouge ou même torse nu, vinrent les acclamer. Ils tirèrent les cavaliers de leur selle et les portèrent en triomphe. Des outres de vin commencèrent à circuler.

Malgré le caractère discret de leur opération, tous les soldats et officiers savaient plus ou moins de quoi il s'agissait : l'assassinat d'un personnage important dans le camp ennemi. Le retour des cavaliers signifiait le succès de la mission, car jamais les auxiliaires scythes de Yares ne seraient rentrés vivants sans avoir réussi.

Soudain, le silence se fit, et les légionnaires s'écartèrent avec respect. Malgré la jeunesse du soleil, l'empereur Sévère Alexandre se tenait devant ses troupes.

Arborant un port altier et des traits juvéniles, l'Empereur n'était jamais parvenu à s'imposer parmi son armée. Pourtant, il régnait depuis maintenant dix ans, et tous s'accordaient à dire qu'il exerçait le pouvoir d'une manière plus inspirée que son malheureux prédécesseur Héliogabale, qui avait eu la fâcheuse idée d'introduire à Rome le culte d'une pierre aussi sombre et maléfique qu'une nuit sans lune.

« Sévère Alexandre ? Un gentil garçon. Un homme de cour ? Peut-être. Un érudit ? Même pas. Un militaire ? Très drôle. » Voilà ce qu'on disait dans les tavernes de Rome. Sévère Alexandre n'avait d'empereur que le nom. Le vrai pouvoir avait été tenu pendant la première moitié de son règne par Julia Maesa, sa grand-mère.

La vieille matriarche syrienne avait supervisé la maison d'une main de fer. Elle avait mis son petit-fils, Héliogabale,

sur le trône, mais, comme il était plus préoccupé d'adorer son dieu étrange et la pierre censée l'abriter, elle avait dirigé les affaires politiques de l'Empire. À un moment, elle avait compris que le peuple se lassait des frasques orgiastiques de son petit-fils et que la garde prétorienne était au bord de la révolte. Alors, loin de temporiser, elle avait convaincu Héliogabale d'adopter son cousin pour l'associer au pouvoir. L'empereur-prêtre avait accepté, et Julia Maesa avait fait savoir aux officiers prétoriens qu'elle ne s'opposerait pas à la disparition de son petit-fils et de la mère de celui-ci.

Le résultat ne se fit pas attendre : Héliogabale et sa génitrice furent assassinés, et Sévère Alexandre monta sur le trône.

Mais Sévère Alexandre était un homme de peu de caractère, sa grand-mère avait donc pu récupérer le contrôle des affaires jusqu'à sa belle mort, en 224. Sa fille, Julia Mamae, mère du nouvel empereur, avait alors repris les rênes du pouvoir.

Elle ne quittait jamais son fils. Où qu'il aille, elle était présente. Elle l'interrompait, donnait son avis et intervenait sur tous les sujets. Mais contrairement à sa mère qui avait eu la faveur des officiers et de certains généraux, Julia Mamae ne provoquait qu'exaspération parmi les militaires.

Exaspération qui trouverait son comble deux ans plus tard, quand les prétoriens égorgeraient à leur tour Sévère Alexandre et Julia Mamae.

Pour l'heure, en ces jours troubles, Sévère Alexandre, sous les conseils de sa mère, avait décidé de partir en campagne contre les Perses sassanides qui venaient de piller la Mésopotamie et la Cappadoce. Ce faisant, ils avaient fait un détour par les rives du Danube, car des informations

alarmantes faisaient état d'un ralliement des clans goths sous une autorité unique. Ralliement qui, s'il se vérifiait, pouvait avoir des conséquences catastrophiques pour l'Empire. Les Goths pouvaient en effet prendre l'armée impériale à revers ou encore descendre vers Rome alors que la majorité des légions se trouvaient en Perse.

Comme la nuit l'avait confirmé, les rumeurs étaient fondées, mais le problème était à présent résolu.

L'Empereur chercha Yares du regard. Il n'était pas très physionomiste et avait du mal à se rappeler le nom de ses subordonnés. Défaut impardonnable pour les militaires.

Sa mère, qui se trouvait à deux pas derrière lui, s'avança et murmura à son oreille, en tendant le doigt vers le chef scythe juché sur les épaules de ses camarades.

— Toi ? demanda Sévère Alexandre. C'est toi, le chef de l'expédition, n'est-ce pas ?

Yares arqua les sourcils. L'Empereur avait une diction un peu hésitante et sa voix ne portait pas bien loin. De plus, poser ce genre de questions prouvait son ignorance, ce qui était fort maladroit pour le chef d'une armée en campagne.

*Décidément, lui donner le nom du grand Alexandre était mal choisi.*

Mais Yares sauta à terre et s'inclina le plus respectueusement possible. Ses cheveux mi-longs et sa barbe couleur de paille tranchaient avec la pilosité de la plupart des légionnaires romains, qui mettaient un point d'honneur à se raser pour se différencier des barbares. Mais le cas de Yares était particulier. Quoique faisant partie des troupes auxiliaires, les légionnaires le glorifiaient comme l'un des leurs. Une décennie de campagne loyale au service de Rome

et un courage sans faille lui avait garanti la sympathie, sinon l'amitié, de la plupart des soldats. Tous savaient pouvoir compter sur lui et ses terribles cavaliers archers.

— Oui, Imperator. J'ai cet honneur.

— Comment cela s'est-il déroulé ?

— À la perfection, Imperator.

— Raconte-nous !

*Excité et enthousiaste comme un enfant, il doit pourtant avoir plus de vingt-cinq hivers.*

— Les rumeurs étaient vraies, Imperator. Les Goths allaient s'allier sous un commandement unique. Apparemment, un jeune guerrier avait réussi à leur faire croire qu'il était le descendant d'Arminius, à moins qu'il ne le fût vraiment...

Sévère Alexandre mit sa main devant sa bouche et se retourna, effrayé, vers sa mère. Arminius était à l'origine de l'une des pires défaites de l'armée impériale, et la seule mention de son nom faisait frémir la plupart des Romains. Yares s'empressa de continuer.

— Ne te trouble pas, Imperator, le jeune homme est mort avant même d'avoir pu se présenter. Ma flèche lui a transpercé l'œil jusqu'au cerveau. Il ne ralliera pas les clans !

Un rugissement de triomphe accueillit ces mots.

Julia Mammae se fendit d'un léger sourire et murmura quelque chose à l'oreille de son fils. Celui-ci, d'un geste mou, intima le silence aux légionnaires. Plus par discipline que subjugués par le charisme impérial, ils se turent.

— Je te remercie, Yares, chef des valeureux éclaireurs scythes. Toi et ta troupe aurez un supplément de solde prélevé sur notre trésor. Nous vous relevons de vos devoirs militaires jusqu'à l'aube de demain et, pour que vous profitiez

de votre permission, nous vous offrons également un tonneau de notre réserve personnelle !

Les cavaliers acclamèrent cette nouvelle avec enthousiasme.

Yares s'inclina.

— Au nom de tous mes compagnons, je te suis infiniment reconnaissant, Imperator.

— Je te le dis à nouveau, Yares, c'est Rome qui te remercie.

Sur ces mots, l'Empereur tourna les talons et regagna sa tente.

Bien que rudement éprouvés par l'opération de la nuit, les cavaliers scythes se laissèrent joyeusement escorter par les légionnaires jusqu'à la tente qui servait de réfectoire. Une journée de fête s'annonçait.

\*

Alara la *völva* avait planté en cercle les traits tirés par les Scythes. Le corps de son fils avait été posé au centre, la flèche qui lui sortait de l'œil toujours érigée comme une plante obscène s'épanouissant en un empennage sanglant.

La sorcière s'agenouilla et entama un chant guttural en se balançant d'avant en arrière. Les consonnes nombreuses roulaient dans sa gorge comme le tonnerre d'un soir d'été. Les voyelles étaient des cris stridents, des dagues acérées dirigées vers le ciel et la terre. Sa tête allait de gauche à droite, d'avant en arrière, suivant les ondulations de son corps. De sa main gauche, elle caressait la joue de son enfant mort. Il n'était pas le descendant d'Arminius, mais qu'importe ! Elle l'avait élevé seule tandis que le père, un guerrier de passage, était parti sans demander son reste. Elle l'avait nourri alors qu'elle était rejetée des siens, habitant au fond de la grande forêt.

Les images affluaient, la submergeaient comme un raz-de-marée de douleur.

Le bébé qu'elle protégeait du froid en hiver, ses premiers pas sur la neige, leurs rires, leurs pleurs, leurs chasses, leurs peurs... Tout se déversa dans sa mémoire en une émotion difficilement soutenable.

Utilisant cette émotion, comme le feu exploite le bois pour se nourrir, Alara dégaina le poignard qui se trouvait à sa ceinture et s'entailla le creux de la main. Elle plongea les doigts de son autre main dans son sang.

— Runes vermeilles !

Elle traça les signes sacrés sur son front, sur son visage, sur ses bras. Les images d'un bonheur à jamais disparu continuaient d'affluer, et ses larmes de tristesse se muaient en larmes de rage.

— Runes de vengeance !

Ses mouvements se firent de plus en plus saccadés. Les runes dessinées sur ses membres la brûlaient comme si les signes entraient en elle, se gravaient dans sa chair, dans ses muscles, dans ses os, dans son âme.

— Runes de haine !

Ses yeux se révoltèrent, ses longs cheveux flottaient autour de sa tête. Portés par un vent inexistant, ils formaient un nimbe impie.

— *Svart Alfheim* ! Elfes noirs ! Esprits de la nuit ! Je vous convoque ! Entendez mon appel !

Une brume grisâtre s'éleva de la terre humide.

La sorcière sentait au plus profond d'elle-même un lien s'établir, un lien qui n'avait rien d'agréable, un lien qui portait en lui la tristesse et la colère, le remords et la haine.

Elle savait que si elle poursuivait, elle ne pourrait plus jamais trouver le repos, plus jamais atteindre la sérénité dans laquelle la plongeait la contemplation de la lune ou le chant des merles au printemps.

Une image s'imposa à elle : son fils courait vers elle, il venait de découvrir un groseillier sauvage, il lui rapportait des baies, ses lèvres rouges tendues pour un baiser.

— *Svart Alfheim* ! Que le lien s'établisse ! Par les runes noires, par les runes inversées et le destin scellé des Nornes ! Je vous invoque !

Le brouillard s'éleva et prit forme humaine. Silhouettes étranges qui se densifiaient en se nourrissant de l'énergie vitale de la sorcière. Alara ouvrit les yeux. Elle fixa son regard sur les êtres qui apparaissaient peu à peu. Puissants, sans humanité, maléfiques, elle les ressentait plus qu'elle ne les voyait.

Prise de frissons, elle suait, ses muscles se crispaient, pressentant ce que les créatures attendaient. Elle hésita. Le pas sans retour... Une dernière fois, son regard se posa sur le corps allongé, un trait dans le visage, et elle le trouva beau. Elle ramena les yeux vers les silhouettes de brume et s'entailla le poignet.

— Tenez, prenez-le !

Elle se leva, déterminée.

— Prenez mon sang !

Le brouillard se mit à tourner à la vue de l'ichor, comme un prédateur rendu fou à la vue du liquide vermeil. Les ombres se jetèrent sur son bras tendu, passant sous la pluie écarlate.

C'était comme une sélection, seules les plus agiles avaient pu se placer et recevoir le sang de la sorcière, et les autres silhouettes se dispersèrent.

Cinq demeurèrent. Le vent se leva, chassant la brume.

Alara se sentait partir. Les êtres buvaient son sang rapidement et, déjà, son visage et ses membres se paraient d'une pâleur cadavérique. Encore quelques secondes, et elle s'écroulerait. Les elfes noirs la videraient alors complètement de son énergie vitale, son âme resterait prisonnière de ce corps sur lequel elle n'aurait plus aucune prise ; elle serait condamnée à errer, sans vie, aux confins des forêts obscures.

Elle secoua fermement la tête.

— Assez !

Elle repoussa les êtres qui se tenaient devant elle et noua rapidement une corde au-dessus de son coude. Le sang s'arrêta de couler.

Cinq hommes lui faisaient face, ou plutôt cinq créatures qui n'avaient d'humaine que l'apparence.

Ils étaient vêtus d'une armure de cuir sombre. Chacun portait plusieurs armes faites d'un acier de nuit qui absorbait la lumière.

Mais ce qui frappait le plus était leurs visages. Fins, leurs traits semblaient ciselés dans du marbre, leur peau était d'une blancheur laiteuse et leurs cheveux d'un blond presque blanc. Leurs yeux légèrement en amande étaient d'un gris étincelant, glacial, et une haine froide, méprisante et cynique les animait. Leurs lèvres minces étaient retroussées en un perpétuel sourire carnassier.

— Pourquoi nous as-tu fait venir en ton monde, sorcière ?

— Pour assurer ma vengeance, répondit Alara d'une voix faible.



— Ta vengeance ? Que nous importe ta vengeance ? Pourquoi ne pas nous nourrir de ta vie maintenant ?

— Parce qu'en vous donnant une mission, je vous offre le droit d'intervenir dans les affaires des hommes. Sans humain pour vous faire venir, vous ne pouvez agir en Midgard, notre monde. N'ai-je pas raison ?

Les elfes noirs s'entre-regardèrent.

— Tu sais de quoi tu parles, sorcière.

— Oui.

— Que veux-tu ?

— Je vous l'ai dit, ma vengeance. Je veux que vous tuiez pour moi.

Leur rictus carnassier s'élargit.

— Tuer... Qui ?

— Ceux qui ont envoyé ces traits et dont l'odeur a imprégné l'empennage.

Les créatures s'approchèrent des flèches plantées en cercle autour de la sorcière. Ils laissaient leurs doigts courir dans les plumes, les reniflaient, les portaient à leur bouche comme pour goûter d'avance la vie de ceux dont ils allaient faire couler le sang.

— Ceux-là même... dit le chef des elfes d'un air songeur. Et celui-là ? dit-il en montrant le corps qui gisait au centre.

Alara prit un instant avant de répondre.

— Celui qui a tiré cette flèche, vous le tuerez également. Mais avant, vous assassinerez les siens. Sa famille, sa femme, ses enfants s'il en a, vous les ferez tous mourir devant lui, et alors seulement vous prendrez sa vie.

— Un travail difficile à accomplir.

— Vous êtes liés par les runes noires !

— Oui, celles que tu as gravées dans ta chair. Oui, nous le sommes, nous sommes liés.

— Alors, vous accomplirez ma vengeance. Pour votre récompense, vous pourrez vous repaître de l'âme de ceux dont vous allez prendre la vie.

— Et de la tienne... rajouta l'elfe avec un sourire cynique.

— En son temps... dit doucement Alara. En son temps.

— Tu nous appartiens désormais, Alara. Nous exécutons tes ordres aujourd'hui, mais demain tu seras à nous.

L'elfe tourna les talons et s'enfonça dans la forêt avec les siens. De la brume se leva autour d'eux, les recouvrant d'un manteau gris opaque.

\*

Les chants paillards des cavaliers des steppes résonnaient dans la tente mise à leur disposition. Quelques légionnaires ayant fini leur quart s'étaient joints à eux et tentaient vainement de mêler leurs voix aux leurs.

Le vin avait déjà coulé à flots et, bientôt, il coulerait encore plus.

— Lipoxaïs, chante !

Un Scythe sauta sur la grande table de bois et entama un chant profond ponctué de claquements de main, de coups de talon et de plat du pied.

Ses compagnons se levèrent, certains titubèrent dangereusement et l'accompagnèrent de leur voix profonde et de leurs rires gras.

Les légionnaires présents s'esclaffaient également, sans même tenter de suivre le rythme de la chanson qui prenait des tours inattendus et accélérait de plus en plus.

L'ambiance était bon enfant, pleine de cette chaude camaraderie et de cette fraternité qu'on ne trouve qu'à proximité des champs de bataille, là où les hommes confient leur vie à d'autres hommes.

Yares était debout devant la table et levait sa corne de vin bien haut. À cet instant, il remarqua que du brouillard s'infiltrait par-dessous les plis de la tente.

Elle avait quelque chose d'étrange, cette brume. Elle ne glissait pas subrepticement et doucement comme l'aurait fait tout brouillard naturel qui se respecte. Non. Il coulait promptement, comme doué d'une vie propre, comme plusieurs serpents suivants chacun leur trajectoire.

Yares regarda autour de lui pour voir si quelqu'un l'avait noté. Mais ses compagnons étaient trop saouls ou trop pris par les chants.

*Quelque chose ne va pas avec ce brouillard. Il est trop dense, trop rapide, trop irrégulier, trop... vivant.*

Il remarqua ensuite que cinq colonnes de brume s'étaient formées dans la tente. Cinq colonnes de taille humaine. Cinq colonnes au sein desquelles se trouvaient des silhouettes.

Il cria et dégaina son épée *Saphina*, sa spatha de centurion à laquelle il avait donné le nom de sa femme. La plupart de ses compagnons sortirent aussitôt de leur torpeur éthylique. Leurs réflexes guerriers étaient plus forts que le breuvage.

La brume se dissipa aussi rapidement qu'elle était apparue, faisant place à cinq individus au teint pâle, aux cheveux blancs à force d'être blonds, et aux yeux d'un gris étincelant.

Les nouveaux venus portèrent les mains à leur ceinture et lancèrent de petits couteaux de jet vers les auxiliaires et les légionnaires qui se trouvaient là.

Dix hommes s'écroulèrent.

L'un des Scythes plongea sur son arc composite et avec une célérité surprenante décocha une flèche vers l'un des assaillants. Celui-ci esquiva le trait qui alla se planter dans l'un des piquets de la tente.

Tout en tournant sur lui-même, l'elfe dégaina son épée et décapita l'archer. Une grande confusion régnait dans la tente. Les assassins étaient bien trop rapides pour les humains avinés. Non seulement ils se révélaient être des combattants hors pair, mais leurs mouvements pouvaient s'accélérer brutalement, devenant presque invisibles à l'œil.

Yares se jeta sur la créature la plus proche, qui para le coup de l'éclaireur avec une facilité déconcertante avant de répliquer par un coup sur sa tempe avec le pommeau de son épée.

Yares tomba à genoux, sonné. Ses pensées allèrent vers sa femme Saphina, qui allait bientôt mettre leur enfant au monde et qui l'attendait dans leur petite villa de Cappadoce. Plus jamais il ne la reverrait...

Mais le coup de grâce ne vint pas. Yares se releva en titubant. Ses sens étaient troublés, sa vision floue et son ouïe altérée.

Il n'y avait plus de cris. Pourtant, les combats engendrent toujours des cris. Mais il n'y avait plus de combats non plus. Plus que des compagnons couchés dans la tente, agonisant et saignant par mille blessures.

À l'extérieur résonnaient les bruits des légionnaires qui accouraient, alertés par le vacarme.

Mais pour le moment, il était seul face aux cinq assassins qui le regardaient avec un sourire narquois.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

L'un d'entre eux répondit dans une langue rugueuse et archaïque que Yares ne comprit pas.

Yares assura sa prise sur la poignée de son épée. Les cinq meurtriers se jetèrent sur lui avant qu'il ait pu esquisser le moindre mouvement, et l'un d'eux l'attrapa à la gorge, le soulevant légèrement de terre à la seule force de son bras.

Un tourbillon brumeux les entoura immédiatement et les silhouettes s'estompèrent.

Quand les légionnaires entrèrent dans la tente, un spectacle affligeant les attendait. La quinzaine de Scythes et les quelques compagnons qui y festoyaient encore joyeusement quelques minutes auparavant étaient morts.

Les officiers du camp en déduisirent qu'une rixe avait dû éclater et que les hommes s'étaient entre-tués, à l'exception de leur chef Yares qui s'était échappé.

\*

Julia courait dans les escaliers en prenant garde de ne pas renverser la marmite d'eau bouillante qu'elle portait. Non seulement elle aurait pu gravement s'y brûler, mais de plus, elle n'aurait jamais le temps d'aller en chauffer à nouveau si celle-ci se répandait au sol. À peine sortie de l'adolescence, la jeune fille assistait depuis quelques années Morita, la sage-femme qui était venue d'urgence ce soir.

*Car le bébé est sur le point d'arriver !*

La femme qu'elles accouchaient était aisée sans pour autant être très riche. À ce qu'elle avait compris, le mari était officier dans la légion. Sûrement dans les troupes auxiliaires, à en croire l'accent de la future mère.

Elle n'avait ni serviteur ni esclave, mais elle avait grassement payé sa maîtresse, la sage-femme.

La maison n'était pas bien grande. Aussi, quand elle arriva au sommet des escaliers, l'entrée de la chambre n'était plus qu'à quelques mètres au bout d'un couloir étroit.

Elle stoppa pourtant net son avancée, le sang glacé. Au fond du corridor, en face d'elle, se trouvait un homme. Il était grand, avec une carrure d'athlète, ou plutôt de guerrier à en juger par l'armure d'officier et l'épée qu'il portait au côté. Pourtant, ce ne fut pas son équipement qui frappa l'assistante de la sage-femme, mais plutôt son apparence physique. Ces yeux d'un bleu d'azur mettaient en valeur un visage hâlé, aux traits identiques à ces statues grecques dont la perfection des corps faisait rougir les jeunes filles. Des cheveux châtain clair descendaient en fines cascades bouclées jusqu'à ses épaules.

Que faisait cet homme ici ? De surprise, elle faillit laisser tomber la marmite d'eau.

L'individu plaça doucement son index sur ses lèvres pour lui indiquer de faire silence. Curieusement, ce geste eut un effet immédiat, et la frayeur de la jeune femme s'évanouit.

Puis l'homme fronça les sourcils en examinant un point situé sur le sol. Julia suivit son regard. Une brume étrange passait en dessous de la porte de la chambre. Elle était épaisse et pourtant elle sinuait comme si elle était mue par un courant d'air, comme si elle était vivante. Sa peur revint. Elle se tourna vers l'homme... qui déjà était à ses côtés.

*Ce n'est pas possible ! Il ne peut pas avoir bougé aussi vite !*

Sans hésiter, l'homme ouvrit la porte. À l'intérieur, le brouillard était très dense. Julia entendit Morita l'appeler.

— Julia ? Qu'est-ce que c'est que cette fumée ? Ouvre la fenêtre ! Dépêche-toi, le bébé arrive, je sens déjà sa tête. Ne me dis pas que tu as mis le feu à la maison ?

— Non, répondit distraitement Julia avant de se diriger d'instinct vers la fenêtre.

Elle déposa la marmite et s'avança à tâtons dans la pièce, trouva la fenêtre et l'ouvrit. L'air frais s'engouffra dans l'espace réduit, faisant trembler la lumière des bougies, dissipant le brouillard.

Elle observa la sage-femme qui lui tournait le dos, concentrée sur l'entrejambe de la femme couchée dans le lit, et sourit malgré l'absurdité de la situation. Une mise au monde était toujours émouvante.

La future mère releva la tête, ses cheveux sombres plaqués sur son front par la sueur. Julia lui adressa un sourire et la femme le lui rendit avant de regarder par-dessus son épaule et de crier.

Julia se retourna et sursauta en hurlant à son tour. Six personnes se trouvaient à présent dans la pièce. Cinq d'entre elles étaient vêtues de cuir noir et Julia fut frappée par la blancheur de leur peau et leurs yeux d'un gris glacé. L'une de ces créatures tenait le sixième arrivant par la gorge alors que celui-ci tentait de se dégager.

— Yares ! s'exclama la parturiente.

— Saphina... ? murmura l'homme d'une voix étranglée, tout en tournant le dos à la femme.

— Je vois que tu reconnais ton épouse, chien !

Et comme si l'homme n'était qu'une poupée de son, l'étrange et trop pâle créature le jeta au pied du lit.

— Mon époux ? Qu'est-ce que tu fais là ? Qui sont ces gens ?

— Je ne sais pas qui ils sont, répondit la sage-femme, mais si tu ne te concentres pas pour pousser, ton enfant va mourir, et toi aussi ! Alors, tais-toi et fais abstraction de ce qui se passe dans cette pièce !

Les cinq êtres s'approchèrent du lit.

— Ne t'inquiète pas, vieille femme, vous allez tous périr ici.

Yares se releva d'un bond en voyant l'assassin s'avancer vers le lit où se trouvait sa femme.

Son épée avait glissé sous le lit. Il empoigna une chaise et tenta de la fracasser sur le crâne de l'elfe. Celui-ci esquiva avec une facilité et une rapidité troublante et, dans le même mouvement, frappa le Scythe du plat de la main au niveau de la gorge.

Yares tomba à genoux, le souffle coupé.

L'elfe l'attrapa par ses longs cheveux alors que les quatre autres se trouvaient de part et d'autre du lit, leur lame levée au-dessus de Saphina.

— Tu veux qu'on arrache le bébé avant d'égorger ta femme ? Après tout, tu as bien le droit de voir ton enfant...

— Non !

— Allons, je t'en prie, ne me remercie pas, c'est tout naturel, dit-il avec un plaisir sadique.

— Je vais vous tuer, cria l'auxiliaire en tentant vainement de se dégager de la poigne du meurtrier.

— Tais-toi ! Regarde !

Les deux autres pointèrent leur arme vers le bas-ventre. La sage-femme et son assistante reculèrent, horrifiées, mais n'osèrent pas intervenir.

Un léger rire retentit depuis l'entrée de la chambre, interrompant les assassins dans leur geste.



Celui qui tenait Yares se retourna et aperçut le soldat négligemment appuyé contre le chambranle de la porte, souriant de manière détendue.

— Qui es-tu ?

— Il n'y a que toi qui parles ? Tes amis sont muets ou bien c'est juste toi qui as une grande gueule ? Qu'est-ce que vous venez faire ici ? Qui vous a fait venir en ce monde ?

— Qui es-tu ? répéta l'elfe.

— Je sens que ce dialogue ne va pas déboucher sur quelque chose de constructif.

— Tuez-le !

Deux assassins se jetèrent sur le guerrier avec toute leur force et leur rapidité, de loin supérieures à celles des humains. Ils furent sur lui en un battement de cœur. Leurs lames fendirent l'air... et se fichèrent profondément dans le chambranle... Le guerrier était encore plus vif !

Surpris, les tueurs hésitèrent une seconde. Puis une poigne d'acier se referma sur leur nuque. Le guerrier se trouvait déjà derrière eux et les avait saisis au cou, chacun par une main. Il serra, et les nuques des deux elfes se brisèrent comme du bois mort. Il ouvrit les doigts, et les assassins tombèrent au sol.

Il se retourna et prit un air faussement désolé en regardant le chef des elfes.

— Je crois que tes amis ont eu un petit souci. Je ne compterais pas trop sur eux pour accomplir les horreurs que tu projetais.

— Ce n'est pas possible ! Qui es-tu ?

— Tu m'as déjà posé cette question. Je ne t'ai pas répondu. Tu penses que je vais le faire maintenant alors que je vais t'envoyer rejoindre tes compagnons ?



L'assassin jura entre ses dents et prit sa décision. Il lâcha Yares et sauta par la fenêtre, immédiatement suivi par ses deux derniers acolytes. Le guerrier eut un sourire amusé.

— Des lâches, évidemment.

Il s'approcha doucement de Yares et le remit sur ses pieds. Puis il s'adressa à la sage-femme.

— Continue à travailler, je te prie. Tu n'as plus rien à craindre... D'ailleurs, si je ne me trompe, l'émotion à laquelle nous avons été soumis a stimulé la maman et le petit bout... Le voilà qui arrive...

La sage-femme acquiesça avec effroi et se dépêcha de se remettre au travail. Yares prit la main de sa femme et la serra.

Le guerrier sourit de plus belle et fit un pas en arrière.

Yares se retourna pour lui parler, mais il avait disparu, ainsi que les deux cadavres. Le cri du bébé retentit et ce fut comme si le cauchemar se dissipait enfin.